

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François TONOLI

Au pays d'Avignon

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 5-10

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Au pays d'Avignon

(Extrait d'un Carnet de voyage)

.....juillet 1903.

.....En quittant Lyon, le pays revêt un autre caractère. Plus de ces rochers à pic aux teintes grisâtres barrant le passage au train qui relie Ambérieux à Genève ; plus de ces immenses plaines peuplées de cultures variées qui trompent l'impatience du voyageur fatigué de la longue halte à cette avant-gare de Lyon.

Dans le bassin du Rhône, la nature se met à l'aise ; elle semble indiquer la route aux conquérants qui, dès la plus haute antiquité, se sont reposés dans ces campagnes florissantes, avant d'escalader les Alpes. Rien de plus gai pour les yeux, rien de plus intéressant pour l'esprit. Sur le penchant des coteaux, de jolies maisons de plaisance se chauffent au soleil du midi ; les vignes enguirlandent les rochers, tandis qu'à l'ouest, tout au fond, les Alpes hérissent leurs murailles, leurs tours, leurs bastions ébréchés comme les ruines d'une place-forte bouleversée par le canon. Les villes ne sont pas encore dépouillées de leurs parures architecturales, et nous pouvons saluer en passant l'antique cathédrale de Saint Maurice à Vienne ; plus loin, les ruines imposantes du théâtre romain à Orange, appelé récemment à une nouvelle gloire.

La locomotive crache cendres et fumée, le soleil met sa plus grande joie à nous repousser au fond du coupé, et cependant, il ne faut pas lâcher son poste, au risque même de se voir transformer en charbonnier. Une

inquiétude joyeuse, une fièvre telle que nous l'éprouvons à l'attente d'un objet ardemment désiré, s'empare de notre être ; dans quelques minutes un rêve va se réaliser..

Soudain se dressent devant nos yeux charmés des dômes, des coupoles, des tours carrées... c'est Avignon. L'aspect grave de cette ville, imprégnée d'une senteur de moyen-âge, rappelle la forteresse des Gibelins, Sienna la fière.

Mais cette jouissance ne doit pas durer longtemps. Le coup de sifflet de la locomotive avertit le rêveur que la réalité va le reprendre. Et il faut avaler une forte dose de bonne humeur pour affronter les offres des porte-faix, portiers, cochers et autres gens serviables. On a peur de voir s'envoler la première douce impression, et l'on ressemble à un convalescent qui, pour ne pas éprouver les atteintes de l'air, s'entortille de foulards et de shawls.

Mais à peine le voyageur s'est-il engagé dans les rues de la ville, que, poussé par un pressentiment, il se précipite dans un hôtel voisin de la gare. Il donne un coup d'œil au miroir et recule, épouvanté, à la vue des ravages qu'un soleil trop clément, une fumée trop noire ont pu exercer sur sa figure. Il faut une triple oblution pour oser la montrer au grand jour.

Quittons l'hôtel.

Ne vous est-il pas déjà arrivé, au cours de vos lectures que, fasciné par le talent descriptif du narrateur ou impressionné par la grandeur des faits, vous vous êtes formé un tableau de la scène sur laquelle se meurent vos personnages ? Avignon voit son apogée au XIII^{me} et au XIV^{me} siècle ; rien d'étonnant dès lors de rencontrer une cité intolérablement maussade, aux

maisons pourries, aux rues rétrécies et couvertes d'immondices. Visitez-la et vous la trouverez presque gaie. Ce qui contribue à lui donner cet aspect tout à la fois souriant et sérieux, c'est la conservation de toutes ces anciennes demeures.

Sur le parcours du boulevard qui conduit de la gare au centre de la ville, le mouvement de la foule est intense. C'est la vie méridionale qui bat déjà son plein : mais toujours avec mesure et bienséance. Avignon a eu sa jeunesse remplie de luttes ardentes : témoins ces remparts du XIV^me siècle, munis de créneaux, de mâche-coulis, de poternes, de bastions. Et les souvenirs qui s'attachent à ses murs ! Tel pan du côté du Rhône, n'aurait-il pas salué, à son arrivée, Rienzi lorsque, envoyé par ses concitoyens, il se rendit à Avignon auprès de Clément VI pour lui donner connaissance des changements politiques opérés dans Rome à son instigation ? Et comment ne pas évoquer la figure inquiète du premier des humanistes, Pétrarque, trouvant la cité papale trop froide pour son cœur de poète ? Les pierres de telle porte pourraient nous raconter qu'elles l'ont vu partir pour la fontaine de Vaucluse, la tête remplie de rimes pour son Canzoniere.

Pénétrez maintenant plus avant ; voici des monuments d'un autre âge : l'âge de maturité, marqué par les éléments décoratifs de la Renaissance. Les fonds de scène sont encore en place ; seuls les acteurs manquent. Où sont ces tournois, ces cavalcades, ces réceptions où les seigneurs, magnifiquement vêtus, étalant leurs richesses, se donnaient en spectacle aux yeux de la gent moins fortunée ; ces processions de confréries, où riches et pauvres, animés par les mêmes sentiments, unissaient leurs cœurs dans une commune joie ? Les

rues qui en furent témoins respirent la mélancolie du souvenir.

Ces reliques d'un beau passé forment la digne avenue de ce qui, depuis des siècles, constitue le symbole d'Avignon, et en est l'âme, le Palais des Papes. L'âme s'est envolée, et le corps est resté sans vie. Ni le commerce, ni l'industrie moderne ne rendront à la cité sa jeunesse.

Le nom de forteresse conviendrait mieux que tout autre au palais papal ; c'est une grande masse de pierres, allongée en parallélogramme, hérissée d'une bordure de créneaux ; des arcades à peine marquées en diversifient la surface, et supportent, au-dessus d'un sombre porche, un couloir à jour servant selon toute probabilité de défense et de lieu de délassement. Quelques rares fenêtres ogivales, — car pourquoi faire mention des ouvertures disgracieuses qu'on y a pratiquées de nos jours — percent comme des meurtrières les épaisses murailles du massif édifice. A l'extrémité d'une des ailes s'élève un lourd donjon, également crénelé, la Tour Fontana. Rien pour l'agrément des yeux ; tout pour faciliter la défense.

Mais passons, on nous presse. Quoi de plus malencontreux pour un amateur de vieilles choses, que de tomber entre les mains d'un cicérone ! Il vous suggère dans un langage étudié et dépourvu de toute conviction, des idées, auxquelles vous ne souscrivez pas, des informations que vous acceptez sous bénéfice d'inventaire ; il parle lorsque vous désirez la contemplation muette et vous chasse lorsque vos pensées sont encore de cinq siècles en arrière. Telle est cependant la fortune réservée au visiteur du Palais d'Avignon.

Sans trêve ni merci, l'impitoyable mentor poursuit

sa course dans les escaliers dépouillés de toute architecture, à travers les vastes salles encombrées de lits... Il vous livre en spectacle aux soldats du 58^{me} régiment d'infanterie qui font leurs exercices soit dans les corridors blanchis à la chaux, soit dans l'ancienne cour d'honneur. Toutefois ce mentor, instrument de la bureaucratie, sait encore compatir : il vous permet, dans l'oratoire des Papes, d'ailleurs tout abimé, de jeter un regard sur les fresques allégoriques d'un Simone Memmi de Sienne, d'une Mater de Viterbe. Et lorsqu'il jugera, avec son intuition affinée, que vous avez enregistré dans votre mémoire ces derniers restes d'un âge disparu, par le cliquetis de son trousseau de clefs, il vous ramènera au présent.

Sur la même pente, à côté de la résidence papale, est érigée l'église métropolitaine de Notre-Dame-des-Doms ; elle compte un plus grand nombre d'années que sa puissante voisine. La simplicité règne à l'extérieur comme dans l'intérieur, et la vigoureuse main qui a construit la demeure des Pontifes a aussi prêté son cours à l'édification de la maison de Dieu. Au-dessus du portrait roman, historié de fresques à moitié effacées, le clocher, pilier fort et plein, met à proximité du ciel la Sainte Vierge qui se tient debout à sa pointe, le pied sur un globe.

Et au moment où l'on va pénétrer dans le sanctuaire, les augustes figures des Pontifes d'Avignon, défenseurs intrépides des droits sacrés de la Chrétienté et victimes de leur zèle, viennent se présenter au souvenir. Là-bas, dans le palais à la face morne et austère, ils venaient courber le front devant la majesté de Dieu. Leurs corps, maintenant, ne sont plus que poussière. Tout a disparu, jusqu'aux dernières traces de leur

magnificence dans cette cathédrale. Cependant, leur mémoire plâne sous les voûtes du sombre édifice. A l'aspect de ces pierres tombales, de ces prélats de pierre, couchés pour l'éternité sur leur sépulcre, l'âme se sent envahie d'une profonde tristesse des choses passées.

La belle promenade des Doms s'étend à côté de l'église métropolitaine. Mais ce n'est pas pour les touffes de verdure, ni pour les haies de laurier fleuries et les fontaines bruissantes, que le voyageur y porte ses pas : avant que la nuit arrive, il veut laisser ses regards errer une dernière fois sur ce merveilleux panorama. A ses pieds, le Rhône développe dans la rougeur du couchant ses nappes pourprées. Un pont semble vouloir l'enjamber ; c'est le pont Saint-Bénézet détruit en grande partie, après sept siècles de service, par une crue du Rhône. Les montagnes du fond sont enveloppées d'un voile azuré, tandis qu'à proximité se profilent les puissantes masses architecturales de la ville. Et lorsque Avignon est déjà dans l'obscurité, les derniers rayons du soleil entourent d'un nimbe frissonnement les murs du Palais des Papes.

Chanoine Franz TONOLI